THEATRE

L'oiseau de bon augure

L'oiseau de bon augure

Pièce de vie d'une maison avec canapé, table de salon et cheminée. Quelques statuettes et sculptures se dressent sur leurs socles. Près de la porte d'entrée, une verrière donnant sur le jardin permet d'apercevoir les visiteurs avant leur arrivée. Un escalier pour accéder à l'étage. Une porte côté jardin (Atelier). Une porte côté cour (Cellier). Une plante verte : un philodendron.

Personnages

Mireille : La mère
Jean-Michel : Le fils
Agnès : La fille
Anatole : Le gendre
Carmen : La fille de Peter
Peter : Le père de Carmen
Mme Grim : La voisine
M. Avril : L'agent immobilier
M. Depignon : Le client
Mme Depignon : La cliente

SCENE 1

Jean-Michel est installé nonchalamment dans le canapé. À ses pieds, un grand sac à dos bien rempli. Derrière lui, Mireille fait le va-et-vient, énervée.

Mireille : Tu m'en as fait voir de toutes les couleurs, mais celle-là, c'est le summum de l'imposture, une fourberie de haut vol. As-tu conscience de la situation ? Non, sûrement pas !

Jean-Michel : Je ne vois pas en quoi la situation est exceptionnelle.

Mireille : Ta place n'est pas ici avec ta mère. Tu as 35 ans et moi 63 bientôt. À mon âge, j'aspire à autre chose. Ce n'est pas une auberge espagnole, ici.

Jean-Michel : Je peux participer aux frais, si tu veux. La nuit, tu la fais à combien ?

Mireille : Si c'était une question d'argent, je te dirais oui tout de suite et je te ferais payer le tarif hôtel de luxe sur la côte d'Azur. Une suite au Martinez à Cannes, c'est 1000 euros.

Jean-Michel : À Cannes… mais 1000 euros ici, c'est abuser ! À ce prix-là on a le petit déjeuner dans la chambre, au moins ?

Mireille : Non. À ce prix-là, on descend moudre le café.

Jean-Michel : *(Ironique)* Mille euros sans la vue mer !

Mireille : Pour l'instant tu as la vue sur TA mère. Profites-en bien, ça ne va pas durer ! Le vent a tourné et elle est démontée, TA mère.

Jean Michel : Je vois. Je sens la houle se former en surface.

Mireille : Pas seulement. Même au fond y'a du remous. Ton père, vient tout juste de me foutre la paix en décidant enfin de mourir et toi, tu rappliques. Pendant plus de cinq ans on n'a pas eu de tes nouvelles, pas un coup de fil, rien… et là, comme par miracle, tu refais surface.

Jean-Michel : C'est un miracle, parfaitement ! Une apparition divine.

Mireille : Dans un miracle il y a un aspect positif que, là franchement, je ne perçois pas. Tu nous as oubliés pendant tant d'années. Tu sais ce qu'il m'a dit, Roland, sur son lit de mort ? Tu sais ce qu'il m'a dit ?... Si Jean-Michel vient à mon enterrement, j'ai peur de ne pas le reconnaître.

Jean-Michel : Il est mort il y a combien de temps, papa ?

Mireille : Deux mois, tout juste.

Jean-Michel : Ah oui, c'est bête, on s'est loupés de peu !

Mireille : Je devrais t'accueillir comme un fils prodigue, toi le fils maudit. Toi qui n'as jamais daigné donner signe de vie. Pour mon anniversaire, même pas un coup de fil.

Jean-Michel : Je n'en ai manqué que cinq.

Mireille : Tu en as gâché cinq par ton indifférence. Les autres, tu les avais gâchés par ta présence. Remarque, ton père était bien là et ce n'est pas pour autant qu'il y pensait. Toujours la même excuse, *« C'est dingue, je ne te vois pas vieillir ! »*

Jean-Michel : Il avait raison, tu es…

Mireille : De grâce, épargne-moi les flatteries grossières… Il faudrait maintenant que je supporte ton linge sale et que je lave ta mauvaise humeur ? Ah non, merci !

Jean-Michel : Ou l'inverse. Ne joue pas les mères indignes au cœur de pierre.

Mireille : Moi, mère indigne ? C'est toi qui n'es pas digne d'être mon fils.

Jean-Michel : Je n'ai pas choisi de naître. Fallait pas me faire !

Mireille : On fait ce qu'on peut ! Je reconnais que c'était plutôt mal fait. C'était un accident. Quand c'est raté à ce point, c'est forcément un accident. Mais pour en être là où tu es, le seul responsable, c'est toi.

Jean-Michel : Et je suis où, selon toi ?

Mireille : Pour le moment, dans mon salon mais plus pour longtemps. Tu as toujours été un glandeur. Un peu comme ton père d'ailleurs. Rien ne t'intéressait. Ah, si… l'ordinateur. Jour et nuit sur l'ordinateur. Le virtuel, voilà ce qui te plaisait. La vie virtuelle. Tu surfais avec ta souris à l'âge où tes copains, eux, commençaient à…

Jean-Michel : Se masturber, oui, je sais !... Donc, tu refuses l'hospitalité à ton fils ?

Mireille : Je vais m'gêner ! Tu ne récoltes que ce que tu as semé. Ta sœur et toi, c'est vraiment le jour et la nuit.

Jean-Michel : Elle a toujours eu ta préférence.

Mireille : Parce qu'en plus il aurait fallu que je te préfère ? On vous a éduqués de la même façon, cherchez l'erreur ! Elle a fait des études brillantes, elle a une vie normale, elle s'est mariée, elle a des amis…

Jean-Michel : Elle est mariée, Agnès ? Et elle habite où, mon adorable et incomparable grande sœur ?

Mireille : À deux pas d'ici. Quand les Desjoyaux sont partis en maison de retraite, elle a acheté leur propriété.

Jean-Michel : Elle est toujours pharmacienne ?

Mireille : Psiff ! Quelle question ! Pharmacien, ce n'est pas un p'tit boulot qu'on occupe en attendant des jours meilleurs.

Jean-Michel : Elle aurait pu vendre son affaire pour élever des chèvres dans le Cantal.

Mireille : Oui, elle aurait pu, mais non. Elle n'aime ni les chèvres, ni le Cantal. Elle a une vie normale ta sœur, à des années lumières de la tienne.

Jean-Michel : *(Ironique)* Autant de différences, c'est étonnant. Je vais finir par me demander si je suis bien ton fils.

Mireille : Tu as raison de te poser la question…Tu n'as jamais été là où il aurait fallu que tu sois. Toujours en marge des autres. Résultat, tu es resté sur la touche.

Jean-Michel : Absolument pas. Je ne suis pas sur la touche.

Mireille : Effectivement, tu reviens dans la partie. Je sens même que tu pourrais bien occuper pleinement le terrain. Mais le match est terminé. Il n'y a pas de prolongation. La sortie du stade, c'est par là *(Elle montre la porte d'entrée).*

Jean-Michel : Tu es sérieuse ?

Mireille : Totalement. Fallait pas déserter !

Jean-Michel : Je suis parti parce que je manquais d'air.

Mireille : Tu vas être déçu, l'air est toujours le même, ici.

Jean-Michel : Je manquais d'espace. J'ai fait le tour du monde.

Mireille : *(Ironique)* Bien sûr, le monde question espace, c'est mieux !

Jean-Michel : Je suis resté assez longtemps aux States. J'ai bossé dans la Silicon Valley, en Californie.

Mireille : La Silicone Vallée… Tiens, ça me fait penser que là-haut, le joint de la douche est à refaire.

On entend de petits grognements d'un chien à l'extérieur.

Jean-Michel : Comment ?

Mireille : Quand on me parle de silicone, je pense aux joints de la salle de bain.

SCENE 2

Entrée de Peter, chargé de deux sacs remplis de courses. Il se dirige vers la cuisine sans avoir remarqué la présence de Jean-Michel.

Peter : Quel monde au marché ! J'ai pris des melons. J'ai oublié de passer chez Fontaine commander des huitres pour dimanche. Tant pis. J'appellerai demain. *(S'apercevant de la présence de Jean-Michel)* Oh, pardon. Excusez-moi, monsieur. *(Va vers Jean-Michel)* Bonjour. Je suis Peter, un ami de Mireille.

Jean-Michel : Enchanté. Moi je suis…

Mireille : *(Le coupant)* Un voyageur. Mr fait un périple autour du monde. Il s'est arrêté ici, le temps de reprendre quelques forces et il repart. N'est-ce pas que vous repartez ? *(À Peter)* Il n'a pas fait un tour complet.

Peter : Un tour du monde, c'est génial ! Si j'avais votre âge, je ferais la même chose. Visiter du pays, aller à la rencontre des autres, c'est formidable. Je vous envie, vraiment.

Mireille : Assurément ! On vous envie. Vous devez avoir hâte de poursuivre votre route. Ne tardez pas, on comprend votre impatience.

Peter : C'est paradoxal mais pour comprendre notre environnement immédiat, il faut voyager loin.

Mireille : *(À Peter)* Je n'ai jamais bougé d'ici, moi. Est-ce que tu insinues que je ne comprends rien ?

Peter : Absolument pas Mireille ! Je dis que pour donner du sens à nos actes, au quotidien, il faut percevoir ce qui se passe en dehors de ce quotidien, en dehors de nous. S'ouvrir aux autres est source d'inspiration. D'ailleurs, les artistes sont souvent de grands voyageurs.

Jean-Michel : *(À Peter)* Je vous rejoins totalement. En restant sur place, on est replié sur soi-même. On peut se considérer comme un être important alors qu'en réalité on n'est que poussière.

Mireille : Justement, je m'apprêtais à passer le balai.

Peter : Bon, moi aussi, il faut que je m'active. Je vais rentrer le bois, ils annoncent des orages pour toute la semaine. *(Avant de sortir, à Mireille)* Je te laisse ranger les courses, Mireille.

SCENE 3

Jean-Michel : Qui est ce monsieur ?

Mireille : Un ramasseur de bois. Et toi, tu es un voyageur autour du monde qui va continuer son petit tour, dare-dare. *(Un temps)* Quand j'y pense, cinq ans… cinq ans sans nouvelles, tu te rends compte ?

Jean-Michel : Tu te méprends sur mon compte, maman. Je ne suis plus le petit garçon qui s'amusait avec son ordinateur au lieu de faire ses devoirs. Sais-tu qu'aux Etats-Unis mes compétences s'arrachent à prix d'or ?

Mireille : Non ? Et l'or a tellement baissé pour que tu sois de retour ?

Jean-Michel : Tu veux savoir ce que je faisais là-bas ?

Mireille : Non, ça ne m'intéresse pas.

Jean-Michel : J'étais chef de projet chez Play Logic Corporation. J'ai mis au point un procédé révolutionnaire.

Mireille : Ça ne m'intéresse pas !

Jean-Michel : Seulement, j'étais en délicatesse avec mon boss et j'ai démissionné.

Mireille : Ça ne m'intéresse pas !

Jean-Michel : Mais je suis parti avec mon secret.

Mireille : Garde le ton secret. Ça ne m'intéresse pas, j'te dis !

Jean-Michel : Mon invention est magique. C'est le fruit de recherches au carrefour de l'informatique et des sciences humaines.

Mireille : Je te répète une dernière fois que ça ne m'intéresse pas.

Jean-Michel : C'est le principe de l'imprimante 3D appliqué à des cellules vivantes.

Mireille : Génial ! Bon, on se dit au revoir ou plutôt… à jamais.

Jean-Michel : Est-ce que tu sais qu'on est déjà capable de fabriquer une oreille artificielle en injectant dans un moule du gel de collagène et des cellules vivantes ?

Mireille : Je m'en moque totalement. Tu l'entends, ça, tu l'entends ?

Jean-Michel : Le cartilage prend forme, se développe et en moins de trois mois, l'oreille artificielle se comporte exactement comme une oreille réelle.

Mireille : Tu es sourd, ou quoi ? Ça ne m'intéresse pas.

Jean-Michel : Et tout ça à partir d'une image numérique.

Mireille : *(À elle-même)* C'est la première fois que je tombe sur un cerveau fossilisé.

Jean-Michel : Dans une imprimante, les images sont stockées de façon binaire. Le bit c'est une unité de mesure en informatique. C'est 0 ou 1.

Mireille : Prend moi pour une idiote, aussi. Y'a longtemps que je sais qu'une bit, c'est égal à 0 ou 1.

Jean-Michel : Donc, tu sais que toutes les couleurs d'une image sont cotées dans des octets ?

Mireille : Evidemment !

Jean-Michel : Chacun d'eux contient 256 nuances. Et pour un octet, il faut 8 bits.

Mireille : *(Faussement naïve)* 8 bits ? Tiens, j'aurais pas cru ! Mais de toute façon, ça ne m'intéresse pas. Fou-moi la paix avec tes bits et débarrasse le plancher.

Jean-Michel : Et quand tu sais que le nombre maximum de couleurs est de 16 millions, est-ce que tu réalises ce que représentent 16 millions de couleurs ?

Mireille : Oui, très bien. C'est très coloré et faut beaucoup de bits.

Jean-Michel : 24. Il en faut 24.

Mireille : C'est bon à savoir. *(Se dirige vers la porte d'entrée comme si elle raccompagnait un visiteur)* Bien, je te remercie d'être passé. Je ne te dis pas au plaisir.

Jean-Michel : Moi, je suis allé encore plus loin…

Mireille : *(Elevant la voix)* Est-ce que tu comprends le français ? Je ne veux pas savoir jusqu'où tu es allé.

Jean-Michel : J'ai bâti un programme dans lequel, avec des millions et des millions d'informations, des photos, des cartes, des allégories en tout genre, je suis sur le point de cloner ce que je veux.

Mireille : Très bien, fais le clown si tu veux mais ailleurs.

Jean-Michel : Je suis à deux doigts d'aboutir pour faire une copie vivante. Redonner vie à un être humain, tu te rends compte ?

Mireille : C'est ça, et moi la tarte au citron je la fais avec des fraises.

Jean-Michel : C'est vrai ce que je te dis. T'imagines, là devant toi, Napoléon ou Louis XVI ?

Mireille : *(Ironique)* Génial ! Si tu savais comme je meurs d'envie de le rencontrer ce Napoléon ! Et si tu pouvais m'avoir également Elvis Presley et le Commandant Cousteau… *(Coupant net)* Bon, ça suffit tes sornettes. J'ai rendez-vous dans vingt minutes chez le médecin. Je n'ai ni le temps ni l'envie de t'écouter.

Jean-Michel : Avant que tu t'en ailles, ma priorité est de savoir où je vais dormir ce soir.

Mireille : Chacun ses priorités. La mienne, c'est de ne plus te voir.

Jean-Michel : Ma chambre est toujours là-haut ?

Mireille : Non. Maintenant c'est une buanderie.

Jean-Michel : A côté, c'est…

Mireille : Un vestiaire.

Jean-Michel : Le petit vestibule qui servait de…

Mireille : C'est une salle de billard.

Jean-Michel : La chambre d'Agnès ?

Mireille : Elle est déjà occupée.

Jean-Michel : Le petit grenier ?

Mireille : C'est la chambre des enfants d'Agnès.

Jean-Michel : Elle a des enfants Agnès ?

Mireille : Non, mais quand elle en aura ce sera leur chambre.

Jean-Michel : C'est prévu pour ces jours-ci ?

Mireille : Je n'en sais rien. Je constate que les imprévus peuvent surgir à tout moment.

On sonne. Mireille va ouvrir.

SCENE 4

Mireille : Bonjour, Monsieur Avril.

M. Avril : Bonjour, Madame Labarrehaute. Je viens pour compléter le dossier.

Mireille : Faites vite. Je dois partir.

M. Avril : Ce ne sera pas long. *(Apercevant Jean-Michel)* Bonjour monsieur. *(Il sort de sa sacoche des documents)* Alors, on avait dit combien pour la surface du rez-de-chaussée ? Je ne crois pas l'avoir noté. Ah, si, 60 m². *(Il lit lentement)* Vaste séjour…salon avec cheminée… Une cuisine *(Il y entre). (Fort)* Elle est spacieuse*. (Il ressort aussitôt)* OK, c'est vu… Ici, *(Il montre la porte)* on a dit que c'était un débarras, je crois. Je peux ?

Mireille : Allez-y.

M. Avril entre dans la pièce.

Jean-Michel : *(À voix basse)* Tu mets la maison en vente ?

Mireille : Exactement.

Jean-Michel : Tu vends la maison de famille ?

Mireille : Pour ce qu'il en reste de la famille !

Jean-Michel : Agnès est au courant ? C'est là que nous avons vécu toute notre jeunesse.

Mireille : Ce n'est pas une raison pour que j'y passe toute ma vieillesse.

Jean-Michel : Tous nos souvenirs sont ici.

Mireille : Regretterais-tu de ne pas y avoir passé plus de temps ?

M. Avril revient.

M. Avril : Très bien ce débarras. Très pratique. Il fait bien 20 m². *(Il écrit)* Avec fenêtre donnant au… c'est le nord, là ? Je vais mettre débarras avec lumière naturelle… et cellier plutôt que débarras, c'est mieux. Voilà. *(Regarde autour de lui)* Donc, on a dit une cheminée. Elle tire bien ?

Mireille : Très bien.

M. Avril : *(Montre la porte de l'atelier)* Ici, c'est ?

Mireille : C'était un petit gourbi que j'ai aménagé en atelier.

M. Avril : Ah, oui. Un cellier et un atelier, c'est très bien.

Mireille : Un atelier d'art. Vous pouvez entrer. Depuis peu, je me suis mise à la sculpture.

M. Avril : *(Ouvrant la porte)* Ah oui ! C'est un atelier… d'artiste ?

Mireille : *(Elle montre les statues exposées dans son salon)*. Toutes ces pièces, ici, c'est moi. L'atelier est un peu en désordre.

Jean-Michel : C'est de l'art désordonné.

M. Avril : Je peux jeter un œil à l'étage.

Mireille : Je vous en prie. Allez-y.

M. Avril prend l'escalier.

Jean-Michel : Pourquoi tu vends ?

Mireille : J'ai décidé de tirer un trait sur le passé.

Jean-Michel : Et tu vas aller où ?

Mireille : Je n'en sais rien.

Jean-Michel : Tu vends ta maison sans savoir où tu vas aller habiter ?

Mireille : Je sais, c'est risqué. Je pourrais me retrouver à la rue, comme toi.

Jean-Michel : On a peut-être notre mot à dire, nous les enfants.

Mireille : Oui, vous pouvez dire « Dommage ». Cette maison m'appartenait avant que je connaisse votre père. Elle ne fait pas parti de la succession. DOMMAGE, hein ?

M. Avril redescend.

M. Avril : C'est vu. La salle de billard est très agréable. Trois belles chambres également. Une quatrième aurait été un plus.

Jean-Michel : Entièrement d'accord.

M. Avril : Vous la vendez en l'état, c'est bien cela ?

Mireille : Oui. Je la vends meublée et garnie. La vaisselle, le linge, les lustres, tout. Excepté les sculptures. Je vais les vendre.

Jean-Michel : *(Moqueur)* Tu peux. Elles ne donnent pas réellement de plus-value à la maison.

M. Avril : C'est assez juste. Elles sont belles mais…

Mireille : Monsieur Avril ? Mais ?...

Jean-Michel : Juin.

Mireille : Quoi, juin ?

Jean-Michel : Monsieur Avril, mai, juin…

M. Avril : Ce ne sont pas des œuvres cotées ?

Jean-Michel : *(Ironique)* Si. Elles sont côté… face.

M. Avril : Je veux dire, ont-elles une valeur marchande, sont-elles assurées ?

Jean-Michel : Elles sont assurées de ne pas trouver preneur.

Mireille : Et bien je les emmènerai avec moi.

M. Avril : Donc, je note sculptures à dégager… Bien, j'ai tout. Comme je vous l'ai déjà dit Madame Labarrehaute, le petit hic, c'est le prix. Il est bien au-dessus du marché.

Mireille : Ne croyez pas que je vais la donner, ma maison. Ce n'est peut-être pas le prix du marché mais c'est MON prix.

Jean-Michel : Ça ne va pas être facile de trouver un pigeon.

M. Avril : Je vais faire le maximum. Je pense à un couple qui cherche depuis longtemps quelque chose dans le genre. Je vais les appeler. On ne sait jamais. Bon, j'y vais. De toute façon, je vous tiens au courant. Au revoir, Mme Labarrehaute. Au revoir, Monsieur *(Il sort)*

SCENE 5

Jean-Michel : Tu en demandes combien ?

Mireille : D'acheteurs ? Un seul.

On entend les aboiements du chien.

Jean-Michel : Non, le prix. Tu veux la vendre combien cette maison ?

Mireille : Serais-tu un acquéreur potentiel ? Sache que je ne la vendrais pas à n'importe qui et tu es sur la liste des « n'importe qui ». *(Regarde sa montre)* Bon, il ne faut pas que je sois en retard.

Jean-Michel : *(Regardant une sculpture)* J'ai un ami à New-York qui tient une galerie d'art, il serait sûrement intéressé par ton style. Markus est spécialisé dans les œuvres… innommables.

Mireille : Innommables ?

Jean-Michel : Des bizarreries sans forme bien définie. On ne sait pas réellement ce qu'elles représentent mais c'est de l'art, parait-il.

Mireille : Parfaitement, c'est de l'art et du bel art. L'art, c'est la recherche du beau.

Jean-Michel : Alors continue tes recherches.

Mireille : Mes œuvres ne sont pas innommables, elles ont toutes un nom. Celle-ci s'appelle *Silence d'autrefois*. Celle-là *Pyramide désarticulée*. Ici, c'est *L'oiseau et les sept vallées*. Celle-là, c'est *Tourbillon d'un jour*.

Jean-Michel : *(Regardant une statue) L'oiseau et les sept vallées…* L'oiseau, à la rigueur, mais les sept vallées, faut avoir été guide de haute montagne pour les deviner.

Mireille : De toute façon, je les vends ces statues.

Jean-Michel : Tu as trouvé un acheteur ?

Mireille : J'ai des touches.

Jean-Michel : Saisi les opportunités. La probabilité de rencontrer un véritable amateur est quasiment nulle.

Mireille : C'est possible. En revanche, la probabilité de ton départ est égale à une certitude. Tu pourras faire tous les calculs que tu veux, tes chances de rester ici sont nulles. Zéro pourcent.

Jean-Michel : Mes chances de rester sont beaucoup plus fortes que tu ne le crois. Et je m'y connais en probabilités. Résumons-nous. On sait que ma chambre est une buanderie, qu'à coté c'est un vestiaire, on sait aussi que le petit grenier est devenue la future chambre des hypothétiques enfants de ma sœur et qu'enfin, un atelier d'art, disons un atelier tout court, a pris la place du gourbi. Nous aboutissons donc à une affirmation mathématique, encore appelée théorème, selon laquelle il me reste le canapé.

Mireille : Le canapé ? Et puis quoi encore ? Tu ne veux pas non plus planter ta toile de tente dans mon salon.

Jean-Michel : Je suis navré, maman, mais ma logique mathématique vient de désigner le canapé.

Mireille : Ta logique mathématique ? Tu veux connaître la mienne ? Considérons une droite que nous appellerons A B. Plaçons sur cette droite un point géométrique que nous nommerons P. Ce point P désigne une porte. De cette représentation graphique nous constatons du premier coup d'œil que le plus court chemin pour aller de A à B est de passer par la porte. Ma logique mathématique vient de désigner la porte.

Jean-Michel : Ici, c'est comme dans les westerns. D'abord on pend, on juge après.

Mireille : Pas du tout, ici, on tire à vue sur le truand et on laisse les charognards se disputer les restes.

Jean-Michel : Très bien Shérif. *(Il se lève)* Ma chevauchée fantastique s'annonce périlleuse. Pour l'heure, je n'insiste pas. Je vais envisager une solution de repli. *(Il prend son sac)* Mr et Mme Ledisert sont toujours les voisins ?

Mireille : Les voisins ? Pourquoi les voisins ?

Jean-Michel : Je vais passer les saluer. Si je m'en souviens bien, ils ont une grande maison.

Mireille : Ah non, pas les voisins ! En plus, tu veux ma honte ? Reste ici ! Je t'interdis d'aller chez eux. De toute façon, ils refuseront.

Jean-Michel : Pas grave ! À côté, il y avait les Deslandes. Ils étaient sympa les Deslandes.

Mireille : Quoi ? Tu vas faire toute la rue ?

Jean-Michel : Les Grim aussi étaient sympa…

On entend les aboiements du chien à l'extérieur.

Mireille : Chez les Grim, il n'y a plus que Nicole. Robert est décédé l'année dernière. Mais ce n'est pas le sujet. Reste ici ! Non mais je rêve, dites-moi que je rêve ! Je sens que je peux tourner folle. Quand je pense que je n'ai pas osé dire aux voisins que tu étais parti sans laisser d'adresse. J'ai dit que tu travaillais sur une plate-forme pétrolière.

Jean-Michel : Ah oui, où ça ?

Mireille : Sur ce point je suis restée très vague. J'ai dit en mer. J'ai aussi assuré que tu appelais très souvent pour nous donner des nouvelles.

Jean-Michel : Ce n'est pas beau de mentir !

Mireille : J'ai préféré le mensonge à la honte. Depuis cinq ans, comme un perroquet, je répète que tu pompes. Et tous les 15 jours ou presque, Mme Grim me demande : *« Et le petit Jean-Michel, comment va-t-il ? » (Elle regarde sa montre)* Mon rendez-vous ! Là, je suis vraiment en retard. *(Elle ouvre la porte de l'extérieur et crie)* Peter, Peter… *(Elle revient prendre son sac).*

Jean-Michel : Je n'ai pas terminé avec l'idée lumineuse de mon invention.

Mireille : Tant mieux. J'en sais déjà trop.

Peter entre avec des bûches.

Peter : Tu m'as appelé, Mireille ?

Mireille : Oui. Je suis en retard. Viens avec moi chez le médecin.

Peter : Si je t'accompagne, tu seras toujours en retard.

Mireille : *(Sèchement)* Peter, viens avec moi, s'il te plait !

Peter : Mais enfin, Mireille, le bus est à 100 mètres et le cabinet à 800.

Mireille : J'aurais préféré l'inverse. Emmène-moi, je te dis ! Je rentrerai en bus.

Peter : Et monsieur reste tout seul ?

Mireille : Monsieur a l'habitude. Il vit très bien sans les autres, n'est-ce pas ? *(Elle sort)*

Peter : *(À Jean-Michel)* De toute façon, je fais un aller-retour, je suis là dans cinq minutes. Si vous avez soif, servez-vous dans le frigo*. (Il sort)*

Jean-Michel : Merci

Jean-Michel sort un ordinateur de son sac à dos.

SCENE 6

Une jeune femme descend l'escalier en tenue de nuit très légère, les cheveux ébouriffés. Elle tient à la main un journal et un crayon. Elle s'arrête au pied de l'escalier.

Carmen : En huit lettres, Honore en proclamant ses mérites… avec un R au milieu.

Jean-Michel : Honore en proclamant ses mérites ?… Glorifie.

Carmen : Exact*. (Elle écrit tout en se dirigeant vers la cuisine)* Change radicalement d'avis ou de direction… Ter gi verse. Ah non, trop long.

Jean-Michel : Virevolte. *(Jean-Michel tapote sur son ordinateur)*

Carmen : Oui, ça passe. *(Elle ouvre le frigo)* C'est la dèche, ici ! Y'a plus de jus d'orange ? *(Elle revient avec un yaourt et une petite cuillère et vient s'asseoir dans le salon près de Jean-Michel)* Bonjour. *(Continue ses mots croisés)* D'une manière manifeste… Je peux m'asseoir ?

Jean-Michel : Evidemment.

Carmen : Merci *(Elle s'assoit).* Alors ? D'une manière manifeste ?

Jean-Michel : Evidemment.

Carmen : Ah, oui, pardon… On ne capte pas Internet ici. Là-haut, ça va mais ici, ça mouline. Qu'est-ce que vous faites chez Mireille ?

Jean-Michel : Disons que je termine un tour du monde et je… je passais par là.

Carmen : Ah, c'est cool ! Comment vous vous appelez ?

Jean-Michel : Jean-Michel.

Carmen : Enchantée. Moi, c'est Carmen.

Jean-Michel : *(Tout en tapant sur les touches de son clavier)* C'est joli, Carmen.

Carmen : Je n'y suis pour rien. Je n'ai pas eu mon mot à dire. C'est vrai qu'à l'époque je n'en disais aucun… Carmen m'a été imposé. Comme le reste d'ailleurs.

Jean-Michel : Le reste ?

Carmen : Oui, tout nous est imposé. Nous pensons avoir le choix mais c'est une illusion. Notre cerveau est sous une influence suprême dont on est dépendant. Nous sommes des exécutants. Sans même nous en rendre compte, nous obéissons.

Jean-Michel : Ah bon ?

Carmen : Oui, oui, véridique.

Jean-Michel : Je ne savais pas.

Carmen : Un exemple ?... Le type qui part au soleil, dans les iles, là où l'eau est transparente, il pense que c'est de sa propre initiative…c'est faux ! Son cerveau est sous l'influence d'une autorité supérieure qui lui dit : *Tu ne vas quand même pas passer tout ton mois d'août dans ton misérable pavillon de banlieue tout pourri !*

Jean-Michel : Ah oui ?

Carmen : Oui, oui, véridique. On croit que le cerveau de l'homme est le siège de l'esprit. En réalité, le cerveau est assiégé par un esprit… un esprit supérieur doté d'un pouvoir omnipotent.

Jean-Michel : Je n'avais pas vu la question sous cet angle.

Carmen : C'est bien un pouvoir absolu qui oblige ce vacancier à acheter une glace italienne bien crémeuse qui dégouline le long du cornet a lui en mettre plein les doigts et qui, une fois avalée, lui donne envie, tellement il a soif, de boire tout l'océan dans lequel il s'est baigné la veille. C'est bien la preuve que malgré lui, sa conscience lui a dit « achète une glace »…

Jean-Michel : Vraiment, je n'avais pas analysé le sujet de cette façon.

Carmen : Normal ! Vous êtes sous l'influence d'une force qui vous empêche d'analyser la question de cette manière. *(Elle se lève)* Bon, comment vais-je m'habiller aujourd'hui ?

Jean-Michel : Vous-même, vous arrivez à dominer cette force pour réfléchir ainsi ?

Carmen : Non. C'est elle qui m'oblige à réfléchir. Vous pensez bien que j'ai autre chose à faire que de réfléchir.

Jean-Michel : Donc, le cerveau est manipulateur ?

Carmen : Non, le cerveau est manipulé… Il n'est pas l'organe de la conscience mais l'organe de l'inconscience.

Jean-Michel : Intéressant !… Imaginons alors, qu'il y a quelques années, je sois parti à l'autre bout de la terre sans en parler à quiconque, cela signifie que ce n'est pas moi qui l'ait décidé ?

Carmen : Evident ! On ne décide rien. Vous croyez que le pizzaiolo, devant son four, qui malaxe sa pâte et subitement l'envoi en l'air tel un frisbee, puis la récupère dans sa paume et recommence trois fois de suite, vous croyez que c'est lui qui décide ?

Jean-Michel : C'est vrai, quand on y pense, envoyer une pizza en l'air, c'est crétin ! Vous avez probablement raison, il doit exister une force surpuissante qui conditionne nos faits et gestes.

Carmen : Bon, comment j'm'habille ?

Jean-Michel : Si vous avez le choix, vous pouvez…

Carmen : Je n'ai pas le choix. Aujourd'hui, j'ai envie de mettre ma jupe jaune avec le petit haut du même jaune.

Jean-Michel : Très bien. Tout en jaune, c'est bien.

Carmen : Vous n'avez rien compris ou quoi ? Mon cerveau est sous influence. Je vous parie qu'il va me dire *« mets du bleu ». (Elle prend l'escalier)*

Jean-Michel : C'est bien aussi le bleu !

Carmen : Je déteste le bleu*. (Elle disparait)*

Jean-Michel : *(Fort vers l'escalier)* Et vous, vous ne m'avez pas dit ce que vous faisiez chez Mireille ?

Jean-Michel est seul en scène. Il sort un appareil photo de son sac et photographie les sculptures. On entend les petits grognements du chien.

SCENE 7

Peter arrive de l'extérieur avec quelques bûches qu'il pose au pied de la cheminée.

Peter : Excusez Mireille de vous avoir laissé seul, comme une vieille chaussette.

Jean-Michel : Qui n'aurait pas été lavée depuis cinq ans et qui visiblement pue.

Peter : Dans la voiture, elle m'a raconté votre tour du monde. Sensationnel ! Manger des racines de plantes sauvages avec les Pygmées, ce doit être une expérience truculente ! Et le désert saoudien à dos de chameau aussi, non ? Combien de jours ?

Jean-Michel : Combien de jours de quoi ?

Peter : De désert sur un chameau.

Jean-Michel : Je ne lui ai jamais parlé de chameau, ni de désert.

Peter : Vous n'avez pas évoqué les Pygmées avec Mireille ?

Jean-Michel : Jamais.

Peter : D'où tient-elle cela, alors ? L'aurait-elle inventée ?... Pour tout vous dire, je ne suis pas étonné. Au niveau du chapeau, elle ne ventile pas toujours parfaitement.

Jean-Michel : Vous semblez bien la connaître ?

Peter : C'est une vieille amie de jeunesse. On s'était perdus de vue et nous nous sommes retrouvés des années et des années après…à l'enterrement de son mari. C'est drôle, non ?

Jean-Michel : Très drôle !

Peter : Mireille n'a pas toujours eu une vie très plaisante, ce qui justifie aujourd'hui ses agitations incontrôlables. Quand elle avait une vingtaine d'années, son existence était plutôt… disons originale.

Jean-Michel : Ah oui ?

Peter : Elle était danseuse. Pas danseuse étoile, danseuse dans une boîte de nuit.

Jean-Michel : *(Surpris)* Comment ?

Peter : Surprenant, n'est-ce pas ? On ne l'imagine pas sur des talons aiguilles à dandiner des fesses à moitié à poil.

Jean-Michel : Elle dansait dans les boites de nuit ?

Peter : Toujours la même. Au Petit Strapontin, sur le quai Chateaubriand. La boîte n'existe plus.

Jean-Michel : Elle dansait, c'est-à-dire ?

Peter : Le Petit Strapontin était un endroit où de ravissantes créatures divertissaient la salle, le temps d'une soirée. Les jeunes venaient se désaltérer, fumer le cigare et profiter de la vie.

Jean-Michel : *(Inquiet)* Les filles dansaient, c'est tout ? Je veux dire, elles ne faisaient que danser ?

Peter : C'étaient de bellissimes gazelles compétences multiples.

Jean-Michel : *(Inquisiteur)* Attendez, c'étaient des… des danseuses ou des… des call-girls ?

Peter : Vous voulez savoir si elles aguichaient le chaland ?

Jean-Michel : Oui.

Peter : C'était parfois très chaud.

Jean-Michel : Les filles, c'étaient des… des prostituées ?

Peter : Prostituées, le mot est un peu fort.

Jean-Michel : Un peu quand même ou pas ?

Peter : Disons qu'elles n'étaient pas réellement de vraies prostituées.

Jean-Michel : Il n'y a que des vraies. Les fausses, ce sont des poupées gonflables.

Peter : Mireille ne s'est jamais dégonflée. Elle est restée dans cette boîte deux ou trois ans quand même. Il ne faut pas chercher ailleurs les raisons de sa fragilité actuelle. La nuit, elle est somnambule. Elle se lève, descend l'escalier, sort en chemise de nuit, déambule sur le trottoir, puis elle rentre. Ces allées et venues sur le macadam sont des réminiscences d'une époque, c'est évident !

Jean-Michel : *(Stupéfait)* Ce n'est pas possible ? Vous insinuez que…

Peter : Je n'invente rien, j'étais là. Depuis cette époque, elle trimbale son passé comme elle peut. Heureusement, elle est suivie par un excellent psy. Son cabinet est à moins de 800 mètres. En marchant vite elle y est en dix minutes. De toute façon, elle y va en bus, sauf aujourd'hui. Parfois, elle y reste cinq minutes à peine. Psy, voilà un bon métier, 60 euros les cinq minutes, c'est un très bon job.

Jean-Michel : Ce que vous me dites là, je n'arrive pas à le croire.

Peter : Si, si, 60 euros les cinq minutes.

Jean-Michel : Non… que ma… que madame euh…ait pu être un jour une… une…

Peter : Une danseuse ? Si je vous l'dis ! Si votre étape autour du monde s'arrête ici quelques jours vous allez constater que je n'invente rien. Vous allez vite vous rendre compte de ses crises existentielles. Subitement, ses propos deviennent sans queue ni tête. Elle parle dans un désordre apparent mais, en étant attentif, on perçoit des bribes de sa vie d'avant. Cela dure quelques minutes, puis elle revient à la normale.

Jean-Michel : Vous disiez que la nuit elle somnambulait ? Ça veut dire que vous êtes à ses côtés ?

Peter : Non, non. Je n'ai pas pris la place vacante. C'est totalement par hasard que j'ai découvert qu'elle était sujette aux déambulations nocturnes. J'habite quelques rues plus loin et une nuit d'insomnies, alors que je me promenais avec mon chien, je suis tombé nez à nez avec elle, en chemise de nuit, à demi-consciente. Elle ne savait plus qui j'étais ni même ce qu'elle faisait là.

Jean-Michel : Et depuis, vous habitez ici ?

Peter : Mireille m'héberge le temps des travaux dans ma maison. Je refais tout l'intérieur. Elle est très aimable de m'accorder l'hospitalité.

Jean-Michel : Il y a des chanceux !

Peter : Le jour de l'enterrement de son mari, j'avais remarqué qu'elle n'allait pas bien. C'est souvent le cas, me direz-vous, mais j'avais senti qu'elle avait besoin d'aide. Au-delà de cette attention bien naturelle, l'estime amicale que nous avions jadis l'un pour l'autre, nous a réunis à nouveau. C'est étonnant mais on ne quitte jamais quelqu'un pour toujours.

On entend les aboiements du chien.

Peter : Un jour ou l'autre, on se retrouve… On se rencontre, on se sépare, on se RE-croise… on s'aime, on se déteste, on se RE-aime, c'est un éternel recommencement, vous savez.

SCENE 8

Entrée de Mireille. Elle enlève son manteau et va s'affaler dans le canapé.

Mireille : *(Sans prêter attention à quiconque).* Je suis rassurée. Ce n'est pas possible !

Peter : *(À Jean-Michel)* Voyez ! À peine cinq minutes.

Mireille : Il m'a assuré mordicus que c'était impossible. Napoléon ne peut pas venir dans mon salon. Ni Louis XVI, d'ailleurs. Il m'a dit que Napoléon, de toute façon, il n'était pas dans les parages. *(À Peter)* Tu le savais, toi, qu'il était en retraite ? Si, sur une île. Quant à Louis XVI, il ne faut plus compter sur lui. Il parait qu'il a complètement perdu la tête. C'est triste ! Tu te rends compte, un homme sans tête, c'est comme une machine à laver sans tambour, il ne se passe rien.

Peter : Mireille, monsieur aimerait bien se…

Mireille : *(Ignorant Peter)* A quoi bon avoir une tête si elle est vide ? C'est inutile, une tête de déco.

Peter : Excuse-moi Mireille, monsieur fait le tour du monde, il est fatigué et …

Mireille : Monsieur ? Quel monsieur ?... Ah oui. Si monsieur est fatigué, qu'il aille se coucher !

Peter : S'il te plait, Mireille !

Jean-Michel : Je cherchais justement une chambre pour passer…

Mireille : Très bien. Il nous en reste une. *(À Peter)* Peter, donne à monsieur la 16, au fond du couloir après l'ascenseur. Elle est au calme et l'ascenseur est hors d'usage.

Peter : Qu'est-ce que tu racontes ? Il n'y a pas d'ascenseur.

Mireille : Raison de plus, c'est très calme !

Peter : *(Haussant les épaules)* Venez monsieur, je vous accompagne. Vous pourrez rester ici le temps nécessaire. *(Ils s'apprêtent à prendre l'escalier)*

Mireille : Petit déjeuner jusqu'à 10h00. Pas après. Les croissants sont faits maison. Des croissants au beurre… avec du beurre, d'où leur nom. Les croissants au beurre, c'est toujours avec du beurre. J'achète mon blé tout préparé en grande surface. Sur le paquet c'est marqué farine. Je pétrie la pâte, je la roule, je mets le beurre et hop, au four. Ensuite, sur le grill, 30 secondes, une passe recto verso. Deux passes, c'est trop. Le temps, c'est de l'argent. 30 secondes la passe, c'est parfait. (*Peter fait signe de la tête à Jean-Michel pour prendre l'escalier)… (Fort, vers l'escalier)* Jusqu'à 10h00 le petit déjeuner, c'est la règle. Y'a pas à déroger ! Non, Roger, y'a pas ! *(Peter et Jean-Michel ont disparu - Mireille change subitement d'attitude, quitte le rôle qu'elle tenait, va vers l'escalier et revient satisfaite. Puis à elle-même)* Voilà. Ce petit con va prendre cher, il va la payer son attitude*. (Elle attend le retour de Peter qu'on entend parler à Jean-Michel)*

Peter : *(Voix de Peter venant de l'étage)* Reposez-vous tranquillement. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas.

SCENE 9

Peter descend l'escalier.

Peter : *(À voix basse*) Il a marché.

Mireille : Tant mieux ! Il va voir de quel bois je me chauffe, le fils prodigue ! Il faut qu'il débarrasse le plancher au plus vite. Alors, qu'est-ce que tu lui as dit ?

Peter : Exactement ce que tu voulais.

Mireille : C'est-à-dire ?

Peter : Ce dont tu m'as parlé dans la voiture.

Mireille : De quoi t'ai-je parlé dans la voiture ?

Peter : Tu as déjà oublié ?

Mireille : Non. Je veux seulement l'entendre de ta bouche pour m'assurer de l'effet. Je t'écoute.

Peter : D'abord, je lui ai dit que parfois, tu étais emportée dans des moments de folie…

Mireille : Bon, ensuite…

Peter : Ensuite, j'ai évoqué ton passé.

Mireille : Lequel ?

Peter : Le tien.

Mireille : Oui, le mien, mais lequel ? Le vrai ou le faux ?

Peter : Tu me prends pour un idiot ou quoi ? J'ai rapporté quasiment au mot près ce que tu voulais que je lui dise.

Mireille : J'ai compris mais j'ai besoin d'être rassurée. Dis-moi ce que tu lui as raconté.

Peter : Que tu travaillais dans un bar, à vingt ans… le Petit Strapontin.

Mireille : Le Petit Strapontin ? C'est où le Petit Strapontin ?

Peter : Je n'en sais rien. Le nom m'est venu spontanément. Il fallait bien que je brode un peu pour être crédible.

Mireille : C'est donc au mot près mais… dans les très grandes lignes.

Peter : Je lui ai dit, et là par contre, il a eu des yeux en forme de point d'exclamation, je lui ai dit qu'au Petit Strapontin tu dansais à poil.

Mireille : À poil ?

Peter : À moitié. J'ai dit à moitié à poil. Tu ne vas peut-être pas me croire mais voilà un garçon qui visiblement avait une autre image de sa mère.

Mireille : Tant mieux ! S'il a une autre image de sa mère, tant mieux ! Une image, c'est binaire. C'est 0 ou 1. Tu le savais, toi ? Le bit, c'est 0 ou 1. Eh oui, c'est comme ça ! Il va falloir qu'il les remette dans le bon ordre, les bits. Ensuite, tu lui as dit quoi ?

Peter : Je lui ai dit que la nuit tu somnambulais.

Mireille : Aucun intérêt.

Peter : Possible, mais j'ai ainsi pu garder le fil de mon histoire. En étant somnambule, la nuit naturellement, tu fais le trottoir.

Mireille : Naturellement ?

Peter : Oui. Si la nuit tu fais le trottoir c'est que tu es… prostituée.

Mireille : Carrément !

Peter : C'est toi qui voulais que je lui dise.

Mireille : C'est juste, mais à l'entendre c'est… dit comme ça, c'est brutal !

Peter : Toutes les nuits.

Mireille : Toutes les nuits, quoi ?

Peter : Toutes les nuits, tu fais le trottoir.

Mireille : Toutes les nuits, quand ? En ce moment ou quand j'étais jeune ?

Peter : C'est pareil, Mireille.

Mireille : Ah non, ce n'est pas pareil ! Je ne t'ai pas demandé de lui préciser que j'étais en activité que je sache.

Peter : C'est toi qui…

Mireille : Non. Je n'ai pas dit d'aller aussi loin. Non mais franchement, tu me vois faire le tapin sur la voie publique.

Peter : J'ai seulement dit que la nuit tu sortais de ton lit pour arpenter le bitume et que ce va-et-vient te rappelait ton passé. C'est différent !

Mireille : *(Ironique)* Très différent ! La nuance est plus fine qu'une coupure de 100 euros. Pour le reste comment a-t-il réagi ?

Peter : Pour le reste, je n'ai pas eu le temps.

Mireille : C'était le plus important.

Peter : Tu es arrivée trop vite.

Mireille : La seule façon de le renvoyer d'où il vient, c'est de le dégouter de vivre ici. Lui montrer qu'il a une famille infréquentable. Lui pourrir son existence comme il a pourri la mienne pendant cinq ans.

Peter : N'exagère pas tout de même !

Mireille : C'est un glandeur. Partisan du moindre effort… Depuis le jour de sa naissance et jusqu'à huit ans, par fainéantise, il a pissé dans sa culotte.

Peter : Tu pousses un peu loin le bouchon.

Mireille : Y'avait pas de bouchon, je te dis. Jusqu'à son huitième anniversaire j'ai lavé des couches. Cet enfant est né SUR la lune et depuis il est DANS la lune. Il rêve. Tu as vu son dernier délire ? Les morts, il veut les remettre en service.

Peter : C'est original. Admet que ce serait une belle invention. Ton fils est peut-être un petit prodige… il a certainement des capacités.

Mireille : Il a surtout des capacités à me faire chier.

On entend Jean-Michel, en haut de l'escalier, qui s'apprête à descendre.

Peter : *(A voix basse)* Voilà le grand voyageur et le p'tit génie. Je vous laisse, je vais au bois.

Mireille : *(Fort vers Peter qui sort)* Très bonne idée, cher ami ! Et quand vous aurez fini *(Elle chante)* *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés…*

SCENE 10

Jean-Michel : Très bien la chambre numéro 16.

Mireille : *(Continuant son rôle de fofolle)* Vous avez de la chance, c'est la seule qui nous restait.

Jean-Michel : Et le billard, c'est très pratique pour repasser son linge.

Mireille : Oui, très pratique. L'été, je m'en sers comme transat.

Jean-Michel : On peut aussi en faire un bureau.

Mireille : Attention malheureux ! Les trous dans les coins, ce ne sont pas des encriers.

Jean-Michel : Evidemment, puisque c'est un billard.

Mireille : Les queues n'ont pas servies depuis longtemps et les boules non plus, d'ailleurs. Les queues et les boules, ça va de paires.

Jean-Michel : Merci encore pour cet accueil.

Mireille : La satisfaction de notre clientèle est une priorité.

Jean-Michel : OK. Bon maintenant, tu vas m'écouter.

Mireille : Mais monsieur, je vous entends comme deux et deux font quatre.

Jean-Michel : Ça suffit ton délire ! Je sais tout. Tu te caches derrière un paravent mais il vient de tomber.

Mireille : À cause des courants d'air, je parie. Les courants d'air n'ont aucune considération envers les paravents.

Jean-Michel : Arrête, s'il te plait, arrête. Ne joue pas les folles ! Ça ne marche pas avec moi. Ce n'est pas la peine de me cacher la vérité. Je la connais.

Mireille : La vérité… Quelle vérité ?

Jean-Michel : La vérité sur ton passé, avant de connaître papa. Quand tu avais vingt ans, tu étais où ? Qui fréquentais-tu ? Comment était ta vie ?

Mireille : *(Revenant à la normale)* C'est quoi cette inquisition ? De quoi il se mêle, le morveux ?

Jean-Michel : Quels genres de petits boulots as-tu exercés ?

Mireille : Je n'ai pas de compte à te rendre. Mais je n'ai rien non plus à cacher… Je n'ai pas eu ta chance, moi. J'ai dû travailler pour subvenir à mes besoins. Mon premier vrai travail, c'était serveuse dans un bar, si tu veux tout savoir.

Jean-Michel : C'était un bar de nuit, non ?

Mireille : Ouvert le jour aussi. Quand tu sais servir à boire le jour, tu sais aussi servir à boire la nuit. Sauf que moi, je n'étais pas douée pour le service. Je manquais de précision. Pour remplir les verres c'est un inconvénient. J'étais plutôt gauche de mes mains et le patron avait remarqué que j'étais plutôt habile de mes jambes. Je suis donc passée du zinc à la scène.

Jean-Michel : Une scène d'exhibition.

Mireille : Une toute petite scène éclairée par trois malheureux projecteurs. Je suis passée de l'ombre à la lumière. J'ai toujours aimé la vie d'artiste. Voilà comment j'ai gagné mes premiers sous, tous les soirs avec des camarades, on dansait.

Jean-Michel : Vous ne faisiez pas que danser.

Mireille : Si ! Quand nous étions sur scène, nous ne faisions que danser.

Jean-Michel : Vous aguichiez aussi les clients.

Mireille : Aguicher, aguicher, n'exagérons rien ! Nous suscitions la curiosité.

Jean-Michel : Je me suis laissé dire que c'était plutôt chaud comme ambiance. C'était un lieu de débauche.

Mireille : Un lieu de débauche, le Petit Ragondin ? Euh, le… *(Elle cherche)* le Petit Strapontin.

Jean-Michel : La vérité c'est que tu trainais avec des filles de petites vertus.

Mireille : Allons donc ! Ce n'est pas parce quelques-unes se laissaient aller de temps en temps à…

Jean-Michel : À ?

Mireille : À une petite fellation, qu'il faut tout de suite extrapoler.

Jean-Michel : Ah quand même ! Et toi, ta spécialité, c'était quoi ?

Mireille : *(Faussement offusquée)* S'il te plait, je ne te permets pas ! C'est outrageant ! C'est comme si tu disais que j'étais une…

Jean-Michel : Une pute, oui.

Mireille : Oh ! Ce mot dans ta bouche, c'est choquant ! Mais à bien y réfléchir, pute est un métier comme un autre. De toute façon, j'étais danseuse. Danseuse avant tout. C'est une activité où l'esthétisme compte beaucoup. La danse, c'est de l'art.

Jean-Michel : Oui, je sais, et l'art c'est la recherche du beau.

Mireille : C'était plutôt agréable de constater qu'on nous regardait pour autre chose que notre intelligence. À l'époque, j'étais très belle. Tu devrais être fier d'avoir une mère qui était admirée pour sa plastique.

Jean-Michel : Je n'arrive pas à t'imaginer dans ce… Tu te rends compte, tu dansais à poil !

Mireille : À moitié.

Jean-Michel : *(À lui-même)* Je découvre que je suis fils de pute. Mon père était glandeur et ma mère une pute.

On entend les petits grognements du chien.

Mireille : Ton père était glandeur, c'est vrai, mais moi, j'étais artiste. Je le suis toujours. Aujourd'hui encore plus qu'hier. Tu veux savoir autre chose ?

Peter arrive chargé de quelques buches et entre dans la pièce côté cour puis ressort les mains vides.

Mireille : *(À Jean-Michel et changeant de ton)* Finalement, c'est un plaisir de vous accueillir à l'occasion de votre tour du monde. Vous faites étape, ici, aussi longtemps que vous le souhaitez. Enfin, je veux dire, vous partez quand vous voulez… *(À Peter)* Merci pour le bois, cher ami. Je vous laisse, j'ai du travail, quelques œuvres à terminer. *(Elle entre dans son atelier)*

SCENE 11

Jean-Michel : Dites, monsieur, sans vouloir vous importuner, puis-je encore vous poser quelques questions sur… sur Mireille ?

Peter : Que voulez-vous savoir ? À quelle heure elle se lève ? Ce qu'elle prend au petit déjeuner ?

Jean-Michel : Des croissants au beurre, je sais. Je voudrais plutôt connaître la façon dont elle vivait quand elle était jeune. Quel âge avait-elle quand vous l'avez connue ?

Peter : *(Il cherche)* Quel âge elle avait, quel âge elle avait ? Elle était majeure, c'est sûr ! Si ma mémoire est bonne, elle habitait au 8 quai Chateaubriand, au-dessus du bar où elle travaillait. Le patron louait quelques piaules, c'était pratique.

Jean-Michel : Les piaules communiquaient avec le bar ?

Peter : Euh…

Jean-Michel : Est-ce que les chambres communiquaient ou pas ?

Peter : C'est exact ! On pouvait gagner du temps en prenant le raccourci. Oui, oui, c'est vrai ! On passait directement du bar aux chambres et inversement. En réalité, on passait directement du Strapontin au lit.

Jean-Michel : Comment était-elle à l'époque ?

Peter : Physiquement, elle était très belle. Elle l'est encore mais on voit bien que le temps à fait son effet. Les caoutchoucs ne sont plus aussi fermes. Le temps est féroce avec les femmes. Normal ! Tous les jours devant leur miroir... Fond de teint, fard et poudre se disputent le meilleur rôle dans l'art du camouflage. L'objectif est de masquer l'action du temps pour se persuader qu'il n'existe pas. C'est vexant pour lui. À la première occasion, il se venge et la guerre est déclarée, en pleine figure. C'est une guerre des rides qui, au final, devient une guerre de tranchées.

Jean-Michel : Dans sa tête, comment était-elle ?

Peter : Mieux qu'aujourd'hui. Je vous l'ai déjà dit. Ce sont les soucis de la vie qui l'ont mise dans cet état. Ses enfants l'ont beaucoup préoccupée, comme toutes les mères, je suppose. Elle s'est beaucoup tracassée.

Jean-Michel : C'est à dire ?

Peter : On peut comprendre l'inquiétude d'une mère quand, du jour au lendemain, l'un de ses enfants disparaît sans raison et ne donne plus aucun signe de vie. C'est difficile, même quand il s'agit d'un enfant adopté, c'est difficile.

Jean-Michel : *(Tombant des nues)* Un enfant adopté ?

Peter : Oui, elle a adopté un garçon alors qu'il était en bas-âge, mais cela ne change en rien l'inquiétude procurée par cette évaporation. La fibre maternelle est la même.

Jean-Michel : Attendez, on parle bien de… de Mireille ? Vous me dites qu'elle aurait adopté un… un garçon.

Peter : Oui. Il avait à peine un an, je crois.

Jean-Michel : Vous êtes sûr ?

Peter : Huit, peut-être, mais guère plus.

Jean-Michel : Non, je vous demande si vous êtes certain que Mireille a bien adopté un enfant.

Peter : Je viens de vous le dire.

Jean-Michel : Savez-vous comment s'appelle son fils ?

Peter : Comment s'appelait-il déjà ? *(Il réfléchit)* Je crois que c'était… Jean-Pierre ou peut-être… Jean-Michel.

NOIR

SCENE 12

Agnès et Mireille sont en scène.

Agnès : Je n'espérais pas qu'il me saute dans les bras mais, tout de même, je suis sa sœur ! Il aurait pu au moins venir me dire bonjour. Même pas un petit coucou alors que j'habite à 150 mètres.

Mireille : Tu as raison, quand on fait un tour du monde, on n'est pas à 150 mètres près… Ton frère a des priorités déconcertantes. Peter m'a dit qu'il était allé au Campus Universitaire.

Agnès : Au Campus ?

Mireille : Au laboratoire des Sciences, sûrement. Je crois qu'il cherche une imprimante.

Agnès : Pourquoi est-il revenu soudainement ? Il était où ?

Mireille : Aux Stat *(pour States).* Sais-tu que ton frère est devenu un spécialiste des bits ?

Agnès : Comment ?

Mireille : Les bits informatiques. Il t'en parlera surement, s'il daigne aller te rendre visite avant son départ.

Agnès : Parce qu'il repart ?

Mireille : Et très vite, j'espère bien.

Agnès : Tu lui as dit que papa était mort ?

Mireille : Il n'a pas semblé attristé.

Agnès : C'est incroyable ! Moi je le suis pour deux. Déjà deux mois qu'il n'est plus là. Je n'arrive pas à m'habituer à son absence.

Mireille : J'y arrive assez bien.

Agnès : Comment peux-tu dire une telle ignominie ? Son image me revient sans cesse. Quelle élégance il avait avec sa casquette en tweed, penchée sur le côté ! Et l'odeur des vapeurs d'Amsterdamer qui s'échappaient de sa bouffarde, comment les oublier ?

Mireille : C'est vrai, s'il avait pu dormir avec sa pipe et sa casquette, il l'aurait fait !

Agnès : Il sera toujours présent... Son âme est ici quelque part, c'est sûr !

Mireille : *(Ironique)* Tu crois ? Si tu la vois, fais-moi signe !

Agnès : Il est avec nous, c'est une évidence. Comment pourrait-il en être autrement ? *(Un temps)* Est-ce que tu crois à la réincarnation ?

Mireille : Des ongles, oui.

Agnès : La réincarnation de l'homme après la mort ? Tu ne trouves pas que ton philodendron est plus vivace depuis quelques semaines ? Plus épanoui, alors qu'il a toujours été rachitique.

Mireille : Peut-être.

Agnès : Il est plus vert qu'il n'a été.

Mireille : Possible et alors ?

Agnès : Et alors ? Moi, je crois à la réincarnation.

Mireille : La réincarnation de Roland ? Ton père serait réincarné en philodendron ? Laisse-moi rire ! *(Elle rit aux éclats)* C'est insolite, avoue-le ! Lui qui n'a jamais eu la main verte. Il aurait fait crever une fleur en plastique.

Agnès prend un petit arrosoir et entre dans la cuisine.

Mireille : Que fais-tu ?

Agnès : Je remplis l'arrosoir.

Mireille : Pour donner à boire à ton père ? Il va être médusé. La seule eau qu'il buvait c'était celle du glaçon dans son whisky.

Agnès : *(Revenant avec l'arrosoir, elle le vide dans le philodendron)* Tu es désobligeante. Tu tournes tout en dérision.

Mireille : Absolument pas. Ton attitude m'amuse. C'est cocasse de découvrir que ton père végète désormais dans un pot en plastique.

Agnès : Tu es cynique.

Mireille : Pas du tout. Se morfondre sur le temps d'avant n'aboutit à rien. Il faut tourner les pages au fur et à mesure qu'elles sont lues. Et hop, on passe à la suivante. Il faut regarder devant et si possible loin devant… Je sais qu'à mon âge on voit moins bien qu'à 30 ans mais j'aime à penser que j'ai encore une bonne vue, à défaut d'être longue.

Agnès : En somme, tu ne regrettes rien ?

Mireille : Il ne faut pas regarder dans le rétroviseur. C'est une invention destructrice, le rétroviseur…

Agnès : *(Insistante)* C'est bien ça, tu ne regrettes rien ?

Mireille : Bien sûr que si… Je regrette euh *(Elle cherche)…* Par exemple, j'aurais apprécié rencontrer un homme très fortuné que j'aurais follement aimé pour autre chose que son argent… oui, j'aurais aimé. Pour être franche avec toi, la véritable déception ou regret, c'est …

Agnès : C'est ?

Mireille : C'est de m'être aperçu beaucoup trop tardivement de mes talents d'artiste *(Elle montre ses créations).*

Agnès : Tu es la seule à t'en être rendu compte, maman !

Mireille : *(Contrariée)* Merci. Permets-moi d'ajouter un deuxième regret. Il se révèle à l'instant, celui de ne pas avoir toujours été comprise par mes enfants.

Agnès : C'est tellement difficile de te suivre, parfois. *(Songeuse)* Justement, il y a un sujet sur lequel je voulais échanger avec toi. Tu risques de mal le prendre. Comment te dire ? Je… je n'aime pas le remplaçant de papa, voilà.

Mireille : Tu veux parler de Peter ? *(Elle rit aux éclats)* Qu'est-ce qui te gêne chez lui ?

Agnès : Tout. Je ne l'aime pas dans sa globalité.

Mireille : Une impression d'ensemble, quoi ?

Agnès : Exactement. Il a fait irruption ici après le décès de papa et il s'accroche comme un bigorneau sur un rocher.

Mireille : Un bigorneau ? Je présume que tu aurais aimé être consultée pour autoriser la pêche aux coquillages ?

Agnès : Que tu le veuilles ou non, il partage notre vie et la promiscuité est une…

Mireille : *(La coupant)* Il partage MA vie mais en tout bien tout honneur. Et c'est provisoire.

Agnès : Provisoire ?

Mireille : Qu'il habite ici, c'est provisoire. Juste le temps des travaux dans sa maison. Et jusqu'à preuve du contraire, je ne suis pas sous la tutelle de ma fille.

Agnès : Je n'aime pas sa manière d'être. Je ne l'aime pas, je ne l'aime pas. C'est mon avis et je tenais à t'en informer.

Mireille : Sache qu'il est des avis dont je me moque éperdument, à un point dont tu ne peux même pas imaginer.

Agnès : Je savais que tu l'aurais mal pris. Je suis ta fille et une fille peut tout dire à sa mère.

Mireille : Comme une mère peut aussi tout dire à sa fille. Elle peut notamment lui conseiller de s'occuper de ses fesses ! Vois-tu, ma chère fille, j'ai la sensation que ce sont tes fesses qui réfléchissent à la place de ton cerveau.

Agnès : *(Offusquée)* Oh !

Mireille : Ce qui en soit est une prouesse. Avoir des fesses qui raisonnent, ce n'est pas donné à tout le monde.

Agnès : Des fesses qui résonnent ?

Mireille : Pas qui font du bruit. Qui cogitent, si tu préfères. C'est indéniablement un plus. En revanche, il y a un moins. C'est que ton arrière train rumine comme s'il était assis sur un pot de chambre. À l'évidence, l'horizon de ses pensées est assez bouché.

Agnès : Ne tourne pas la situation en dérision, une fois de plus ! Je ne l'aime pas ton Peter, je n'y peux rien. Et cette manie qu'il a de toujours ramasser du bois. Tu l'as trouvé dans la forêt ou quoi ?

Mireille : De quoi tu t'occupes ? Est-ce que moi je te fais des remarques sur mon bigorneau de gendre ? Pourtant, il y aurait de quoi !

Carmen descend de l'escalier entièrement habillée de bleu et se dirige vers la cuisine.

Carmen : *(À la cantonade)* Bonjour. *(Elle ouvre le réfrigérateur)* Toujours pas de jus d'orange, Mireille ? Si encore il y avait des oranges à presser… même pas !

Agnès : *(À voix basse)* C'est qui celle-là ?

Mireille : Ah, oui, je te présente Carmen, la fille de Peter. Carmen, ma fille, Agnès.

Carmen : *(Sortant de la cuisine)* Bonjour. *(À Mireille)* Vous me direz, Mireille, quand le ravitaillement sera fait. Je remonte. *(Elle prend l'escalier et disparait)*

Agnès : Le ravitaillement ? Qu'est-ce qu'elle fait ici, cette fille ?

Mireille : Elle travaille dans les parfums, à l'international. Elle est toujours entre deux avions. Elle est là quelques jours pour voir son père.

Agnès : *(Enervée)* Il n'est pas là-haut son père, il est dans le jardin. C'est la totale ! Déjà lui, il m'agaçait, mais elle… Tu as vu comment elle te parle ? *(L'imitant)* Vous me direz, Mireille, quand le ravitaillement sera fait.

On entend les aboiements du chien.

Mireille : Elle est naturelle.

Agnès : C'est une invasion ! Quelle sans gêne cette fille !

SCENE 13

Arrivée de Mme Grim.

Mme Grim : *(En ouvrant la porte)* Y'a quelqu'un ? Bonjour, bonjour ! Je vous ai apporté des cerises. C'est la pleine saison. Y'en a à foison. C'est tellement bon les Cœurs de pigeon !

Agnès : Chaque année vous nous régalez, Mme Grim.

Mme Grim : Passez à la maison, Agnès, un cageot vous attend. *(À Mireille)* Dites, Mireille, vous ne m'aviez pas dit qu'il était rentré, Jean-Michel. Il est passé m'embrasser, je suis contente.

Agnès : Vous êtes privilégiée, Mme Grim !

Mireille : *(Inquiète)* Qu'est-ce qu'il vous a dit ? Il vous a demandé quelque chose ?

Mme Grim : Non, c'est moi qui lui ai demandé de ses nouvelles. Vous m'aviez dit qu'il travaillait sur une plate-forme pétrolière, mais pas du tout, c'était une plate-forme informatique.

Mireille : *(Faussement naïve)* C'est pour ça qu'il n'a pas trouvé de pétrole, alors ?

Mme Grim : Non, mais il a des idées, le p'tit Jean-mi-mi. Ouh, là, là, c'est colossal ! Il m'a tout expliqué.

Mireille : Et vous l'avez cru ?

Agnès : J'aimerais bien être au courant. De quoi s'agit-il ?

Mme Grim : Il a inventé la vie à l'infini. Un recommencement permanent. Tu nais, tu meurs et tu renais. Les morts vont renaître. C'est fabuleux !

Agnès : Les morts vont renaître ?

Mme Grim : Façon de parler ! Ils ne vont pas réapparaître dans un berceau avec toutes les deux heures un biberon à leur donner. Non, ils vont revenir à peu près dans l'état dans lequel ils étaient au moment où ils sont partis. Enfin, je suppose.

Agnès : Qu'est-ce que vous racontez-là ?

Mme Grim : Je n'ai pas tout saisi de ses explications mais il est bien avancé.

Mireille : Très bien avancé, oui. Napoléon est sur le point de débarquer *(Rit aux éclats).*

Agnès : Il s'est moqué de vous. Vous savez bien que Jean-Michel a toujours eu des idées folles.

Mme Grim : La mise au point de son invention est imminente. Si, si, j'vous jure ! Ce sera une première mondiale.

Mireille : Avant qu'il ne soit totalement au point, vous ne serez plus de ce monde, Nicole.

Mme Grim : Pas grave, puisque je reviendrais ! Votre fils est doué, c'est un génie. Son invention va leur mettre un sacré coup au moral…

Agnès : A qui ?

Mme Grim : A ceux qui ont l'intention de se suicider.

Mireille : Y'aura des déçus, c'est sûr ! Les nouveaux arrivants au paradis, on va leur dire : « Allez demi-tour, vous retournez en enfer ». Y a de quoi faire une tête d'enterrement. *(Rit aux éclats)* C'est de la théorie, Nicole.

Mme Grim : C'est possible puisque c'est mathématique. C'est le principe de la photocopie. C'est tout bête. Fallait y penser !

Agnès : Le principe de la photocopie ?

Mireille : Vous êtes drôle, Nicole. La photocopie d'un mort, ce sera forcément une pâle copie. *(Elle rit)*

Agnès : Je ne comprends absolument rien.

Mireille : *(Sourire moqueur)* C'est comme les vieux films, Agnès. Ton frère veut remastériser l'original, redonner des couleurs à la pellicule. Et les couleurs, ce n'est pas ce qui manque. Il y en a plusieurs millions, parait-il. C'est une question de bits.

Agnès : Maman, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Déjà deux fois aujourd'hui que tu parles de bits.

Mireille : Depuis peu, je ne pense plus qu'à ça !

Mme Grim : En tout cas, moi, j'ai passé commande.

Agnès : De quoi ?

Mme Grim : Dès que Jean-Michel est opérationnel, il me livre un Robert, mon regretté mari.

Mireille : Voilà la première mondiale : Robert revient !

Mme Grim : J'avais justement deux questions à lui poser, à Robert. Deux questions qui me trottent dans la tête depuis qu'il est décédé. J'ai fouillé la maison de fond en comble et je n'arrive plus à remettre la main sur le tire-bouchon décapsuleur.

Mireille : Il est parti avec, sûrement ! S'en aller d'ici-bas avec un tire-bouchon, faut forcément avoir une idée derrière la carafe.

Mme Grim : La deuxième question pour laquelle j'ai hâte d'avoir des explications, c'est pourquoi il n'y avait qu'une seule ligne dans son testament?

Agnès : Une ligne ?

Mme Grim : Oui. Une phrase. Toute seule, abandonnée au milieu d'une page blanche. *« Je lègue mes bottes de cheval à la jument de ma sœur ».* Plus d'un an que je m'interroge sur le sens de cette phrase.

Mireille : Où est le problème ? Sa sœur à une jument ?

Mme Grim : Oui.

Mireille : Lui, il avait des bottes ?

Mme Grim : Oui.

Mireille : Donc, c'est logique !

Mme Grim : Pas du tout. *« Je lègue mes bottes de cheval à la jument de ma sœur »*, la jument n'a pas besoin de bottes, elle a déjà des sabots.

Agnès : Il s'est trompé, Mme Grim, ou alors il a voulu se payer la tête de sa sœur.

Mme Grim : Possible. Ils ne s'entendaient pas. Faut bien dire que par certains côtés, sa sœur, c'est une vraie jument.

Mireille : Le notaire, il en a pensé quoi de sa ligne testamentaire ?

Mme Grim : Il m'a conseillé de ne pas bouger. Faites-le mort, m'a-t'il dit. Il ne se voyait pas convoquer la jument à l'étude.

Mireille : C'était la sœur de Robert qu'il fallait convoquer.

Mme Grim : Pas du tout. Vous ne comprenez pas. *« Je lègue mes bottes de cheval à la jument de ma sœur »,* sa sœur n'a rien à voir dans l'histoire. Bon, de toute façon, je ne vais tarder à avoir le fin mot de l'histoire grâce à Jean-Michel. Allez, je vous laisse. Je vais au pressing chercher une robe. *(Elle s'apprête à sortir)* Finalement, j'ai eu raison de ne pas les donner, les bottes, puisque Robert va se remettre en selle. *(Elle sort)*

SCENE 14

Agnès : Mme Grim devient folle ou bien c'est Jean-Michel qui…

On entend les aboiements du chien.

Mireille : Ton frère est un charlatan. Il utilise la crédulité des gens et leur faiblesse pour leur faire avaler des couleuvres.

Agnès : Mme Grim a été convaincue, apparemment.

Mireille : Elle est prête à tout pour retrouver son tire-bouchon. C'est totalement utopique son délire à ton frère. Et puis, un mort est un mort. Les médecins sont assermentés, donc les certificats de décès deviendraient des faux ? Non, c'est une blague.

Agnès : Ta façon de te moquer de tout, m'irrite. Et si, pour une fois, il était sérieux. L'inexplicable échappe à la raison. Et il se peut que notre cerveau ne soit pas assez développé pour tout appréhender.

Mireille : Le tien, peut-être ! Le mien l'est assez pour comprendre que ton frère est un affabulateur.

Agnès : L'idée que papa pourrait revenir me plait énormément.

Mireille : *(Rit aux éclats)* Raisonne cinq minutes !… Si, Agnès, c'est possible, si tu enlèves ton pot de chambre. Comment ton père pourrait à la fois réapparaitre ici comme si de rien n'était et en même temps végéter dans son pot ? Y'aurait doublon !

Agnès : Ta démonstration par l'absurde atteste des limites de ton raisonnement.

Mireille : Vas-y ma fille, défoule-toi et prends-moi pour une idiote ! Si tu crois que ton frère est capable d'atteindre son but, on va vite se retrouver en surnombre. S'il nous ramène Robert Grim et ton père, on va aussi voir rappliquer les arrières arrières grands-parents et toute une ribambelle de petits cousins inconnus au bataillon.

On entend les aboiements du chien.

Mireille : Pour les fêtes de famille, faudra louer un stade.

Agnès : Et pourquoi pas ?

Entrée brusque d'Anatole.

Anatole : *(À Agnès)* Je te cherchais. Te souviens-tu d'avoir mis un gâteau à cuire ? L'odeur du grillé commence à titiller les narines.

Agnès : Tu as éteint ?

Anatole : Il fallait ?

Agnès : *(Affolée, en sortant)* Quel idiot, mais quel idiot ! *(Elle sort)*

Anatole : *(À Mireille)* Le mois dernier, pour une tarte alsacienne, j'avais éteint et finalement je n'aurais pas dû. J'ai eu un blâme. Faudrait savoir ! À l'école, avec deux blâmes, on était viré.

Mireille : Vous n'avez aucune jugeote, mon gendre.

Anatole : Tant que la fumée ne sort pas du four… C'est un cake et le cake, je le préfère bien cuit, limite croustillant.

Mireille : C'est vous qu'on devrait mettre au four.

Anatole : Belle maman, vous n'êtes pas gentille !

Mireille : Ne m'appelez pas belle maman, vous m'énervez !

Anatole : Comment dois-je vous appeler ?

Mireille : Ne m'appelez pas, c'est mieux !

Anatole : Moi, je suis flatté que vous m'appeliez « MON GENDRE ». Il y a un côté possessif très agréable. Le « MON » est un adjectif possessif affectif, non ? Le locuteur est possesseur. La locutrice en l'occurrence.

On entend les aboiements du chien.

Mireille : Pas du tout ! La locutrice, comme vous dites, est tout, sauf possessive. Si on me vole « MON GENDRE », je n'irai pas déposer plainte. Et puis, je vous appelle « mon gendre » car je n'aime pas votre prénom. Je n'aime pas Anatole.

Mireille regarde par la verrière.

Mireille : Ah, Agnès revient. Elle est accompagnée *(S'agite subitement et se dirige vers son atelier)* Je vous laisse. J'ai une sculpture à terminer. Si on me demande, je ne suis pas là.

Anatole : Vous êtes chez vous !

Mireille : Justement, je ne suis pas chez moi. *(Elle disparait)*

SCENE 15

Agnès et Jean-Michel entrent.

Agnès : *(À Anatole)* Anatole, je te présente mon frère, Jean-Michel. Jean-Michel, mon mari.

Anatole : Enchanté de faire enfin votre connaissance.

Jean-Michel : Bonjour. Permettez-moi de rectifier. Contrairement à ce que pourrait laisser supposer la présentation d'Agnès, je ne suis pas votre beau-frère. Désolé. En réalité, je ne suis pas le frère d'Agnès.

Agnès : Qu'est-ce que tu racontes ?

Jean-Michel : Aux dernières nouvelles, j'ai été adopté.

Agnès : Adopté ? Par qui ?

Jean-Michel : Je ne suis pas ton frère de sang, Agnès. Maman n'est pas ma mère naturelle.

Agnès : Maman n'est pas ta mère ?

Anatole : C'est pas d'chance ! Quand je vous ai vu entrer, tout de suite je me suis dit « Tiens, voilà mon beau-frère ! ». Vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à celui de la photo sur la commode de notre entrée.

Jean-Michel : Si c'est une photo de famille, c'est une photo mensongère.

Agnès : Tu es totalement fou, Jean-Michel ! D'où sors-tu pour raconter de telles balivernes ?

Jean-Michel : C'est exactement la question que je me pose. D'où je sors ? Pas du ventre de Maman, a priori.

Agnès : Comment ça, pas du ventre de maman ?

Jean-Michel : Mireille n'est pas ma mère, je ne peux pas être sorti de son ventre.

Anatole : La remarque est juste.

Agnès : Et quand bien même ce serait vrai, c'est seulement aujourd'hui que tu nous mets au courant ?

Jean-Michel : J'ai moi-même été averti tardivement.

Agnès : Qui t'a dit une telle sottise ? C'est maman ? Appelle maman ! *(Elle crie)* Maman !

Anatole : Belle-maman n'est pas là. Elle est sortie.

Agnès : Elle est où ?

Anatole : Je n'en sais rien mais elle n'est pas chez elle.

Agnès : Que fais-tu, ici, tout seul si maman n'est pas là ?

Anatole : J'attendais qu'elle revienne pour finir une conversation.

Agnès : Tu débloques aussi, toi !

Anatole : Ta mère n'aime pas le prénom Anatole. C'est la raison pour laquelle elle m'appelle « mon gendre ».

Agnès : Et alors, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

Anatole : Rien. Mais moi, ça me fait quelque chose.

Agnès : Y'a plus grave, excuse-moi ! D'apprendre que mon frère n'est pas mon frère c'est autrement plus important que de savoir si maman t'aime ou ne t'aime pas.

Anatole : C'est le prénom Anatole qu'elle n'aime pas.

Agnès : Je pense plutôt que c'est toi qu'elle n'aime pas.

Anatole : Absolument pas, voyons, c'est le prénom.

Agnès : Alors, change de prénom ! Mets Anatole dans le formol et fais-toi appeler Lucien. Lucien, t'ira très bien ! *(À Jean-Michel)* Bon, Jean-Michel, c'est quoi cette histoire d'adoption ?

Anatole : *(À Agnès)* Ta mère est au courant, au moins ?

Agnès : Tu en as d'autres comme ça ? *(À Jean-Michel)* C'est maman qui te l'a dit ?

Jean-Michel : Non, ce n'est pas elle.

Anatole : Donc, elle n'est pas au courant.

Agnès : Tais-toi, s'il te plait !

Jean-Michel : *(À Agnès)* Si tu fais appel à ta mémoire tu peux certainement confirmer mes dires. Tu es de cinq ans mon ainée. J'ai été adopté, semble-t-il, alors que j'avais environ un an. Donc, tu en avais six. Est-ce que tu te souviens avoir vu Mireille enceinte ?

Agnès : Non. Dans mes vagues souvenirs, je ne vois pas maman enceinte mais je ne me souviens pas non plus d'une livraison par les cigognes.

Jean-Michel : De ne pas l'avoir vue enceinte est un début de preuve, reconnais-le ! Rien d'étonnant, finalement, Mireille ne m'a jamais vraiment aimé.

Anatole : Il se pourrait donc que nous ayons des points communs, n'est-ce pas Agnès ?

Agnès : Tais-toi, tu m'agaces ! *(À Jean-Michel)* Tout ceci est ridicule. De qui tiens-tu cette info ?

Jean-Michel : Dans l'attente de preuves formelles, je ne dévoile pas mes sources. Surtout que…

Agnès : Surtout que ?

Jean-Michel : Surtout que je sais bien d'autres choses.

Anatole : Au point où nous en sommes, déballez tout.

Jean-Michel : Alors, je déballe. *(À Agnès)* Mireille ne serait pas ma mère mais Mireille est bien la tienne.

Anatole : C'est déjà ça !

Agnès : Ferme-la !

Jean-Michel : En revanche, il semblerait, mais c'est aussi à confirmer, il semblerait que… que Roland ne serait pas TON père.

Agnès tente de parler, titube puis s'évanouit.

Anatole : Deux informations capitales le même jour, c'est beaucoup. Surtout la deuxième.

Jean-Michel : *(Tapotant la joue d'Agnès)* Agnès… Agnès, tu m'entends ?...

Anatole : *(Frappe à la porte de l'atelier et crie)* Belle maman, belle maman, venez… *(À Jean-Michel)* Vous avez été trop direct.

Mireille : *(Sortant de l'atelier)* Que se passe-t-il ?

Anatole : Agnès a perdu connaissance.

Mireille : Faites-lui respirer de l'ammoniac ! Dans la cuisine, sous l'évier…

Jean-Michel : Agnès, réveille-toi…

Anatole : *(De la cuisine)* Y'a pas d'ammoniac. L'eau de javel, c'est bien aussi, non ?

Mireille : Alors en bouteille, pas en berlingot …Dépêchez-vous, enfin !

Anatole : Agnès déteste le ménage. Elle ne va pas mettre deux heures à réagir !

Anatole lui fait respirer la bouteille de javel. Agnès se réveille doucement.

Anatole : Elle revient à elle, je vous l'avais dit… Agnès, c'est Lucien…

Mireille : Lucien ?

Anatole : C'est mon deuxième prénom.

Mireille : Décidément, vous n'êtes pas gâté, vous !

Anatole : Elle va mieux. On a eu de la chance, y'avait plus rien dans la bouteille. *(Il la retourne)* Même à la piscine, ça sent plus fort.

Agnès : *(Vacillant)* Papa… où est papa ?

Mireille : Dans son pot.

Agnès : Papa n'est pas…

Mireille : Non, papa n'est plus.

Agnès : Papa n'est pas mon père… Maman, papa n'est pas mon père ! Je le sais, papa n'est pas mon père.

Mireille : Ne sois pas aussi catégorique. Roland fait partie de ceux qui peuvent très bien être ton père.

Agnès : *(Stupéfaite)* Quoi ?

Mireille : Il n'y a pas de raison pour que Roland soit moins ton père que les autres.

Agnès : Les autres ? Quels autres ?

Jean-Michel : Ceux qui fréquentaient le Petit Strapontin, je présume.

Agnès : Je ne comprends rien !

Mireille : Roland fait partie des gens susceptibles d'être ton géniteur.

Agnès : Les gens ? Mais ils sont combien, les gens ?

Mireille : Je ne tenais pas de listing mais si listing il y avait eu, Roland aurait eu toute sa place.

Anatole : J'ai la sensation qu'on se trouve face à une équation à plusieurs inconnues.

Jean-Michel : Assurément ! Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

Anatole : Faudrait déjà trouver la botte de foin !

Agnès : Tais-toi, je t'en conjure, tais-toi ! Ce ne sont pas tes affaires.

Anatole : Un peu quand même !

Jean-Michel : *(À Mireille)* Quant à moi, confirmes-tu que j'ai bien été adopté ?

Anatole : Pour être adopté, il faut d'abord avoir été abandonné.

Agnès : Mais tu vas la fermer, oui ou non ?

Jean-Michel : *(À Mireille)* Alors ?

Mireille : Alors quoi ?

Jean-Michel : Ai-je été adopté ?

Mireille : Absolument !

Jean-Michel : J'aurais aimé en être informé plus tôt.

Mireille : L'occasion ne s'est pas présentée. Tout du moins au cours des cinq dernières années. De toute façon, de le savoir aurait-il changé ta façon de te comporter ?

Jean-Michel : Qui sait ? Peut-être que je ne me serais pas exilé aux Etats-Unis. Tu m'as reproché mon départ et pourtant, je suis convaincu que dans moins de deux minutes, tu vas me féliciter d'être allé là-bas.

Mireille : Je vais plutôt te féliciter d'y retourner.

Jean-Michel : Si je n'avais pas quitté la maison, je n'aurais jamais rencontré mon ami Markus de New-York. Si je n'avais pas connu Markus, il ne m'aurait pas appelé tout à l'heure pour me donner son avis sur les photos que je lui ai envoyées… des photos de sculptures… TES sculptures.

Mireille : Ah oui, tu lui as montré mon travail ? Qu'en a-t-il pensé ?

Agnès : On s'en moque !

Anatole : Ah non, moi ça m'intéresse.

Agnès : De grâce, ferme-la ?

Jean-Michel : Selon lui, ton œuvre est singulière. Dans quelques jours débute à New-York, la biennale d'Art contemporain Intercontinentale. Markus en est le grand organisateur. À cette occasion, il est OK pour exposer quelques-unes de tes pièces.

Mireille : *(Explosant de joie)* Comment ? Une expo aux Stat *(Elle se précipite vers Jean-Michel)* Ah, mon fils chéri, fantastique !

Jean-Michel : *(La stoppant dans son élan)* Stop, s'il te plaît ! Il n'y a pas très longtemps, j'étais ton fils maudit, il y a deux minutes, je n'étais même plus ton fils et à l'instant, je me retrouve surclassé en fils chéri.

Entrée de Peter.

Mireille : C'était une blague. Bien sûr que tu es mon fils. *(À Peter)* Peter, Jean-Michel est-il mon fils adoré ou pas ?

Peter : Evidemment ! Il est ton fils adoré. Je ne connais pas une mère qui soit aussi fière de son enfant. Tu m'as toujours dit que tu l'aimais autant que s'il était sorti de ton ventre.

Mireille : Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es fou ?

Peter : *(Surpris)* Euh…C'est toi qui…

Mireille : Tu es complètement dérangé ou quoi ?

Anatole : On ne choisit pas sa famille… sauf ici !

NOIR

SCENE 16

Toutes les statuettes ont disparu, sauf une. Carmen et Peter sont en scène.

Carmen : Je suis très contente d'avoir passé quelques jours avec toi, papa.

Peter : Moi aussi, Carmen.

Carmen : La prochaine fois, tu seras chez toi, certainement. Tu comptes t'installer sous quel délai ?

Peter : Dès que les travaux seront terminés mais le plus tôt possible. Je ne veux pas abuser de la gentillesse de Mireille. Maintenant que son fils est revenu, on se marche un peu sur les pieds, ici.

Carmen : Ils se piétinent même, tous les deux. Ils s'en veulent mutuellement …Si nous étions fâchés, toi et moi, comment le vivrais-tu ?

Peter : Très mal. Mais c'est impossible que je sois en froid avec toi.

Carmen : Imagine quand même la situation.

Peter : Pour quelle raison ? C'est impossible, je te dis.

Carmen : Fais un effort. Juste pour comprendre.

Peter : Comprendre quoi ?

Carmen : Leur désarroi… qu'ils tentent de masquer par une réaction contraire à leur véritable intention. Ils s'aiment et pourtant, ils font comme si ce n'était pas le cas. Il y a un abîme d'incompréhension entre eux.

Peter : Mireille ne s'est jamais remise du départ brutal de son fils, il y a cinq ans. Elle se venge, c'est tout.

Carmen : Tu l'as bien aidée à se venger.

Peter : Comment ça ?

Carmen : Tu es complice. Tu as cautionné sa démarche.

Peter : Développe, s'il te plait !

Carmen : En inventant cette histoire de passé trouble et d'adoption, tu as...

Peter : Je n'ai rien inventé. J'ai seulement illustré les intentions de Mireille.

Carmen : Entre elle et Jean-Michel, il y a un trou béant et au lieu de le boucher, tu l'as agrandi.

Peter : Un trou de cinq ans ne se rebouche pas en deux coups de cuillère à pot. Que voulais-tu que je fasse d'autre ? Cette idée d'adoption, c'est Mireille qui l'a eue. Je n'y suis pour rien.

Carmen : Il fallait l'en dissuader.

Peter : Tu ne la connais pas. Si je n'avais pas joué le jeu, elle et moi aujourd'hui, on serait sûrement fâchés. Tant que les travaux dans ma maison ne sont pas achevés, je préfère me tenir à carreaux.

Carmen : Tu es égoïste, papa. Tu as d'abord pensé à toi.

Peter : J'ai préféré jouer la sécurité. Je n'avais pas envie qu'elle me jette à la rue. Même dormir dans la niche avec le chien, elle n'aurait pas voulu.

Carmen : Ton attitude est regrettable. On ne joue pas avec les sentiments.

Peter : Mais tu me fatigues. Je ne suis quand même pas responsable de cette histoire.

Carmen : Tu savais bien que le torchon brulait et tu as jeté de l'huile sur le feu.

Peter : *(Agacé)* Ça suffit ta morale !

On entend les aboiements du chien.

Carmen : Tu vois, on pourrait se fâcher nous aussi.

Peter : Ce n'est pas moi qui aie allumé l'incendie.

Carmen : Tu ne l'as pas éteint non plus. A défaut de l'éteindre, cet incendie, tu aurais pu essayer de sauver les meubles.

Peter : Sauvez les meubles ? Qu'est-ce que tu me racontes, sauvez les meubles ?

Carmen : Oui, oui, véridique. Tu aurais pu sauver les meubles.

On frappe à la porte.

Carmen : Bon, je vais me préparer. On part dans combien de temps ?

Peter : Dans une demi-heure environ. Il y a toujours des bouchons pour l'aéroport.

Carmen prend l'escalier. Peter va ouvrir la porte. M. Avril apparait avec deux personnes.

La suite du texte est disponible auprès de l'auteur
sergetravers@wanadoo.fr
Est également disponible une version avec 7 personnages